

MA POUPÉE

Journal d'Ouvrages des Petites Filles

LA LEÇON DE COUSINE CLAIRE

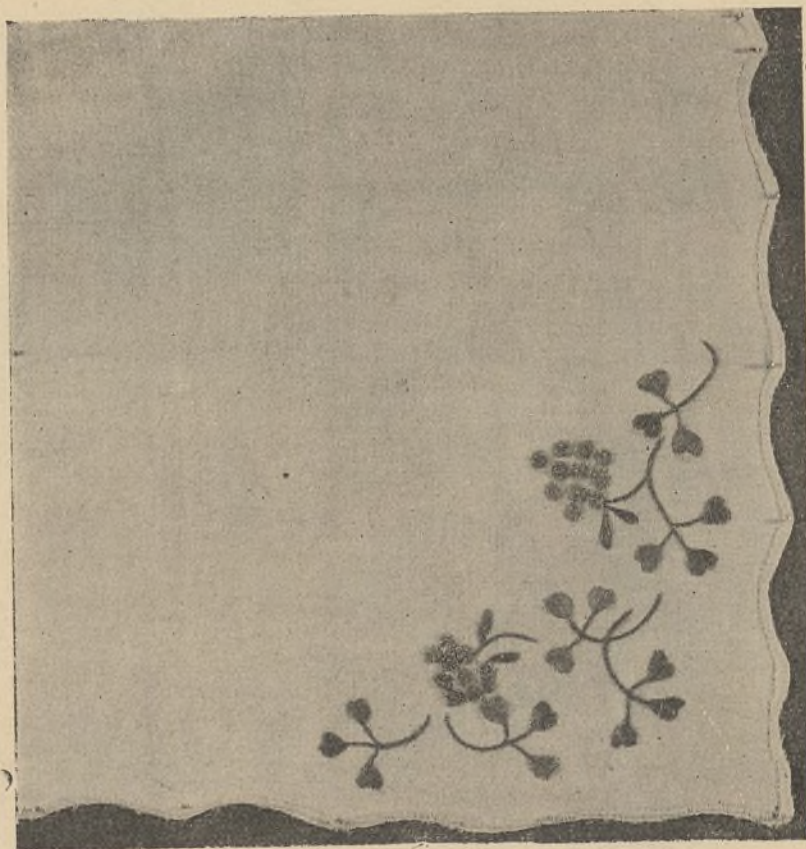
1^o Ouvrages avec fournitures annexés au présent numéro (1).

MOUCHOIR BRODÉ

Fournitures jointes à ce numéro : Linon dessiné, simili soie M. F. A., rosé et vert plusieurs tons.
Echantillonnage.

Il y a tout un temps que je ne vous ai pas envoyé de mouchoir et puisque c'est un travail que vous

Les feuilles sont brodées au passé plat avec les deux tons de vert; les petites fleurs sont représentées



aimez exécuter, je vous envoie ce gentil modèle avec votre journal de ce mois.

J'ai choisi pour le faire un linon léger, comme il convient pour un mouchoir de fantaisie.

Dans un angle, un petit groupe de feuilles et de fleurs de trèfles.

par des groupes de points de nœud de deux tons roses.

Le feston qui borde le mouchoir est fait également en simili plat rose pâle.

C. C.

(1) Ces ouvrages, avec toutes les fournitures nécessaires pour leur exécution, sont envoyés aux abonnées de l'Édition avec ouvrages. Prix de cette édition : 15 fr. 50 par an (Etranger : 17 fr. 50).

OUVRAGES DIVERS

— Bonjour, tante Patience, comment vas-tu?

— Bien, mes chéries, et je vois avec satisfaction que vous avez belles mines. Avez-vous des nouvelles de papa?

— Oui, nous avons encore reçu une lettre ce matin, cela fait trois en deux jours; tu vois, nous sommes gâtées; maman est bien contente, tu sais!

— Et comment va-t-il, ce bon papa?

— Il est toujours en bonne santé, toujours gai et plein d'entrain; pour le moment, il est au repos.

— N'oubliez pas, mes chéries, de l'embrasser bien fort pour votre vieille tante, quand vous lui répondrez.

— Tu peux être sûre que ta commission sera bien faite!

Tante, nous avons tout plein de choses à te demander.

— Je vous écoute, mes petites, installez-vous là, près de moi, et nous allons voir cela ensemble.

— Que désires-tu, toi, Marcelle?

— Moi, tante, j'aimerais beaucoup faire des pochettes à linge. Les nôtres commencent à s'user et cela me plairait bien d'en refaire.

— J'ai là précisément deux gentils petits modèles parmi lesquels tu pourras choisir.

Voyons d'abord la première; le rabat au bord découpé est garni de petits losanges ajourés à l'anglaise; certains de ces losanges sont coupés dans leur milieu par deux brides cordonnées entrecroisées.

D'autres petits losanges garnissent la poche.

Tout au milieu du rabat, se trouve un motif brodé en Richelieu, enfin, celui-ci est bordé d'un feston.

Dans mon modèle, on a ajouté trois glands de fil, mais ceci n'est pas indispensable et n'est pas pratique pour le nettoyage.

La seconde pochette est tout à fait gentille avec sa

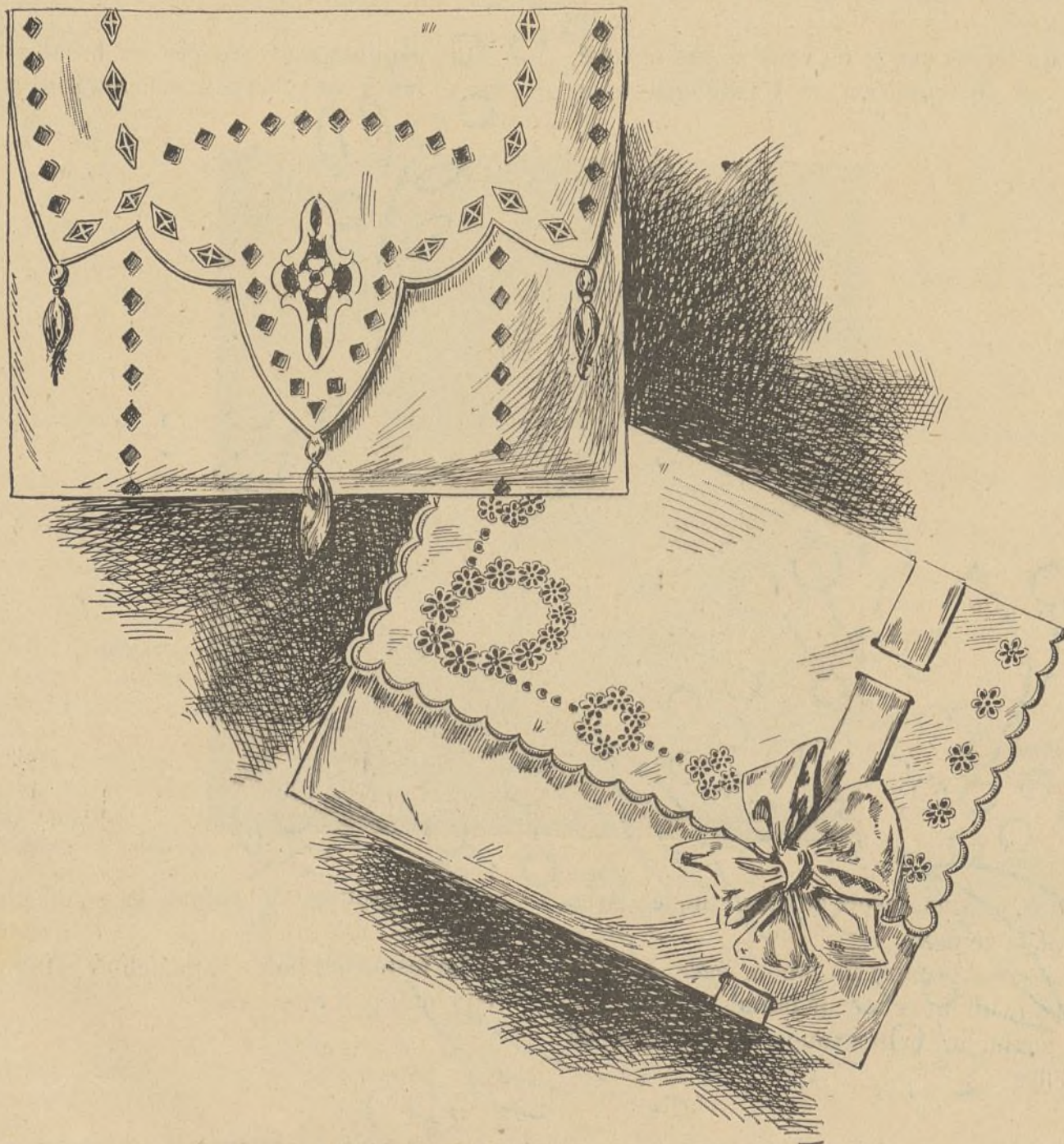


Fig. 1. — Pochette à linge. Dessinée et échantillonnée avec fournitures : 4 fr. 25 (sans glands).

Fig. 2. — Pochette à linge. Dessinée et échantillonnée avec fournitures : 4 fr. 25 (sans ruban).

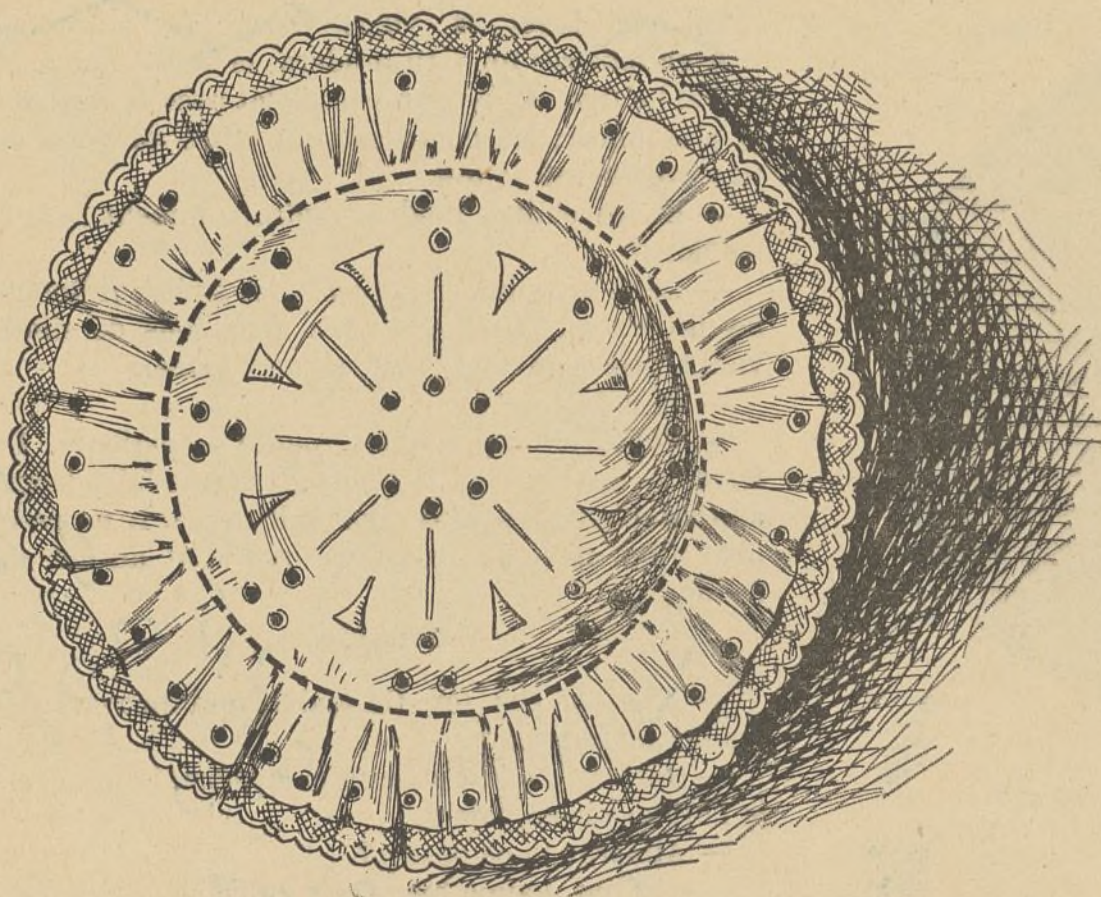


Fig. 3. — Pelote lingerie. Planche n° 1.
Dessinée avec coton et dentelle : 2 fr. 25. Satin pour le coussinet : 1 fr.

bordure de couronnes ajourées à l'anglaise, qu'accentuent quelques petites fleurettes et le feston à dents rondes et régulières.

Là encore, nous trouvons une fantaisie : ces larges boutonnieres dans lesquelles passe un ruban. Tu peux te contenter de fermer le rabat à l'aide de brides et de boutons.

— J'ai de la toile ancienne blanche, pourrai-je l'employer pour ces pochettes, tante?

— Certainement, ce sera même tout à fait bien.

Pelote.

— Tante, n'aurais-tu pas pour moi une pelote? Oh! mais, tu sais, quelque chose de pas difficile, car je ne suis guère habile.

— Sais-tu faire la broderie anglaise?

— Oui, si ce n'est pas trop compliqué, je saurai bien m'en tirer.

— Je crois alors que ce petit modèle fera tout à fait ton affaire.

Sur un petit morceau de linon-mousseline, tu reporteras ce rond dessiné, puis sur une petite bande de 2 à 3 centimètres de large cette série de pois qui garnissent le volant.

Tous les pois seront brodés à l'anglaise. Les petits motifs triangulaires seront brodés au plumetis.

La broderie terminée et bien repassée, tu l'appliqueras sur un coussinet rond de même taille, en satin de couleur clair, puis, tout autour, tu monteras sur un jour échelle le petit volant préalablement froncé et garni de dentelle.

Trois bavoirs pour Frisette.

— Et toi, Jeannine, que veux-tu?

— Oh! moi, tante, je n'ose pas te dire! Je voudrais... mais, tu ne vas pas rire? Je voudrais faire des bavoirs pour ma poupée.

— Mais tu as raison, ma mignonne, c'est bien de ton âge de jouer à la poupée.

— Tiens, en voici trois que j'avais gardés pour toi, te plairont-ils et crois-tu que M^{lle} Frisette les trouvera à son goût?

— Oh! oui, tante, tu es bien gentille, cela me plaît bien.

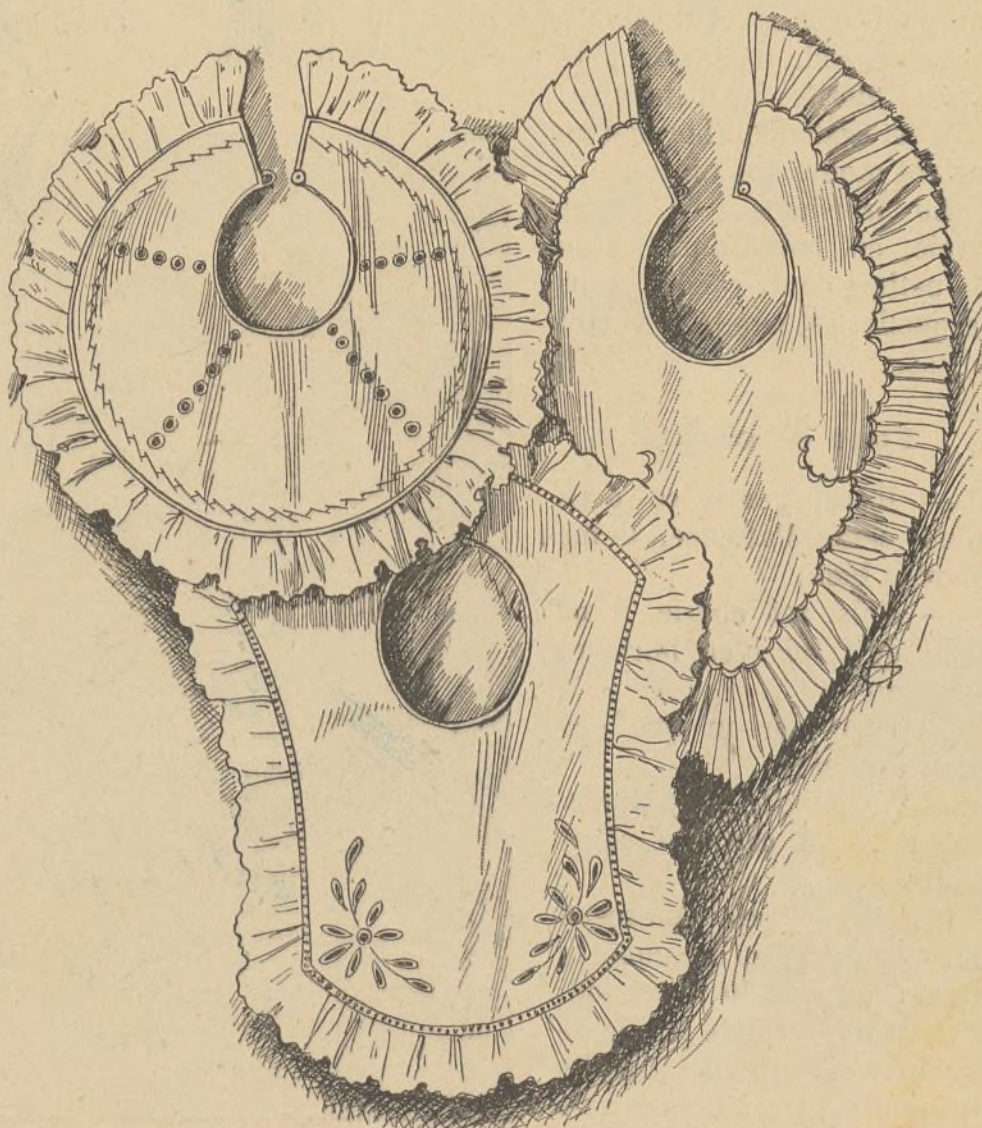


Fig. 4. — Trois bavoirs pour Frisette. Dessinés avec coton : 0 fr. 75 pièce.



Fig. 5. — Fond de carafe. Planche n° 2.
Dessiné et échantillonné avec fournitures : 1 fr. 25.

— J'ai là, justement, des morceaux de piqué qui feront bien ton affaire.

L'un est rond et agrémenté de rangées d'œillets à l'anglaise. Tout autour, à 1 centimètre du bord, un point d'épine. Un volant est froncé au bord.

Le second, de forme plus allongée, est orné de deux motifs à l'anglaise.

Il est également bordé d'un volant monté sur un jour.

Le troisième, de forme ovale, est bordé d'un feston de petites dents rondes, sous lesquelles est monté le volant plissé.

Fond de carafe.

— Il est gentil ce petit rond, tante Patience, il me plairait bien.

— Mais, ma chérie, il ne tient qu'à toi d'en faire un semblable.

— Oh! crois-tu que j'en serai capable?

— Tu vas voir, Christiane, que ce n'est pas très compliqué.

Prends ce petit morceau de toile écrue et décalque ce dessin à l'aide du fer chaud.

C'est une grande feuille de vigne-vierge, pour laquelle tu prendras trois tons de vert olive et un ton de simili vieux rouge, de ce beau ton

roux que revêt la vigne-vierge à l'automne.

Avec tous ces tons, tu broderas la feuille au passé évidé. La tige est faite au passé plat avec le ton vert le plus foncé; les nervures sont faites au point de tige avec le même ton.

— Et les petites boules, tante, comment faut-il les faire?

— Les petites boules, ce sont des fruits; il faudra les broder au passé plat avec deux tons de simili violine, tiges au passé plat, en vert foncé.

— Et le feston?

— Voilà, nous y venons, petite impatiente. Le feston se fait avec un ton bois; il faut le faire large, afin de couvrir les deux lignes du tracé. Il ne reste plus alors qu'à découper le tissu tout autour du feston.

Coussin.

— N'est-ce pas toi, Germaine, qui m'avais demandé un coussin?

— Oui, tante, c'est pour la campagne, je voudrais le faire avant de partir.

— Aimeras-tu ce dessin?

— Oh! oui, j'aime bien cette guirlande et ce bouquet; puis, je crois que c'est facile à faire.

— En effet, c'est très simple, car chaque fleur est représentée par un groupe de gros points de nœud.

— Mais je n'arriverai jamais à faire un nœud aussi gros.

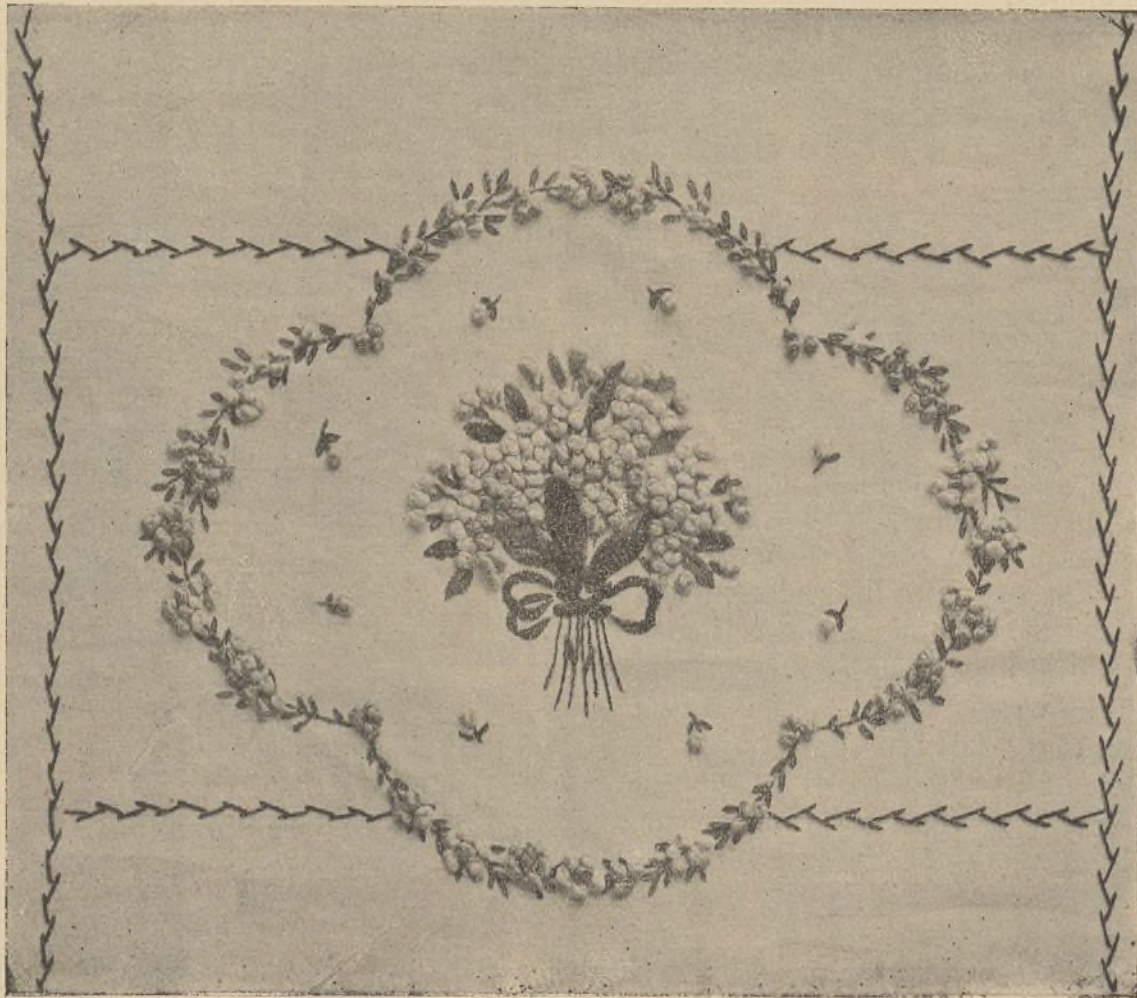


Fig. 6. — Coussin rustique. Dessiné et échantillonné avec fournitures : 4 fr. 75.



Fig. 7. — Chausson tricoté.

— Avec ce coton spécial que voici, rien ne sera plus facile.

Donc, toutes les fleurs du bouquet, celles de la guirlande qui l'entoure, sont faites au point de nœud avec ce gros coton d'un joli ton bleu.

Les feuilles du bouquet sont brodées au passé plat avec du coton perlé plus fin en trois tons de vert palmier.

Les petites feuilles de la guirlande sont faites au point de bouclette en coton perlé fin, avec la même gamme de vert palmier.

Tiges au point de tige, avec le ton de vert le plus foncé.

Le bouquet, tu le vois, est noué d'un ruban; ce nœud est brodé au passé plat en bois.

Enfin, la petite bordure qui entoure cette décoration est formée d'une série de points lancés en coton or; ces points lancés forment une sorte de points d'épine.

— Sur quel tissu faudra-t-il faire ce coussin, tante?

— Une toile ancienne blanche, un peu épaisse, fera parfaitement l'affaire, tu doubleras le coussin de satinette, puis tu le garniras d'une cordelière de fantaisie.

Chaussons tricotés.

— Que pourrions-nous bien faire, tante, cette fois, pour les petits réfugiés? Nous avons fait déjà chacune trois brassières et nous voudrions bien faire autre chose.

— J'ai ici de gentils chaussons

qui accompagneront parfaitement vos brassières.

— Oh! oui, tante, [ce sera] si amusant. Explique-nous.

— Voilà, écoutez bien.

On commence par faire une chaînette de 50 mailles, casser le fil.

A partir du 19^e point, lever 12 points, les écouler.

2^e rang : relever les points à partir du 16^e, lever les 2^e et 3^e points du tour précédent ensemble, ceci vous fera une dim., 6 points, 1 dim., 4 points, écouler les mailles.

3^e rang : relever 3 points de chaque côté, prendre toujours 2 points ensemble au-dessus du rang précédent pour marquer le dessus du pied; écouler les m.

4^e rang : relever 3 points sur la ch. de chaque côté, même dim. au-dessus de celle du rang précédent.

5^e rang : relever les points depuis le début de la ch., faire ainsi 10 rangs sans oublier les dim. pour le dessus du pied.

Semelle : faire une ch. de 20 m., lever 11 m., les écouler.

2^e rang : lever les 20 m., les écouler, faire ainsi 4 rangs.

7^e rang : ne lever que 11 m., les écouler.

8^e rang : 20 m., les écouler. Fermer le chausson derrière et rattacher la semelle au bord du chausson par un rang de demi-br. avec de la laine, puis un autre avec du coton perlé.

Pour le dessus du chausson avec le coton perlé, une demi-br. prise dans le rang du haut, 5 m. en l'air, 1 demi-br. prise dans le 3^e rang, 5 m. en l'air, 1 demi-br. dans le 5^e rang, 5 m. en l'air, une demi-br. dans le 7^e rang, 5 m. en l'air, 1 demi-br. dans le 9^e rang, 5 m. en l'air, 1 demi-br. dans le 11^e rang, 5 m. en l'air, 1 demi-br. dans le 13^e rang, 5 m. en l'air, 1 demi-br. dans le 15^e rang.

Faire la même chose de l'autre côté, puis pour rattacher, faire 1 demi-br. en prenant 1 dent d'un côté, 3 m. en l'air, 1 demi-br. dans la dent qui se trouve en face et ainsi jusqu'aux barrettes.

Faire un trou-trou composé de brides, prendre sur le chausson 2 m. ensemble, puis terminer par 2 rangs de points d'écaïlle et finir par un picot en coton perlé.

Feston.

— Tenez, je vous donne ce modèle de feston, il pourra vous servir souvent.

— Justement, tantine, nous avons besoin d'un dessin pour garnir des pantalons que maman nous a fait faire pendant les vacances de Pâques, nous allons donc tout de suite utiliser celui que tu nous donnes.

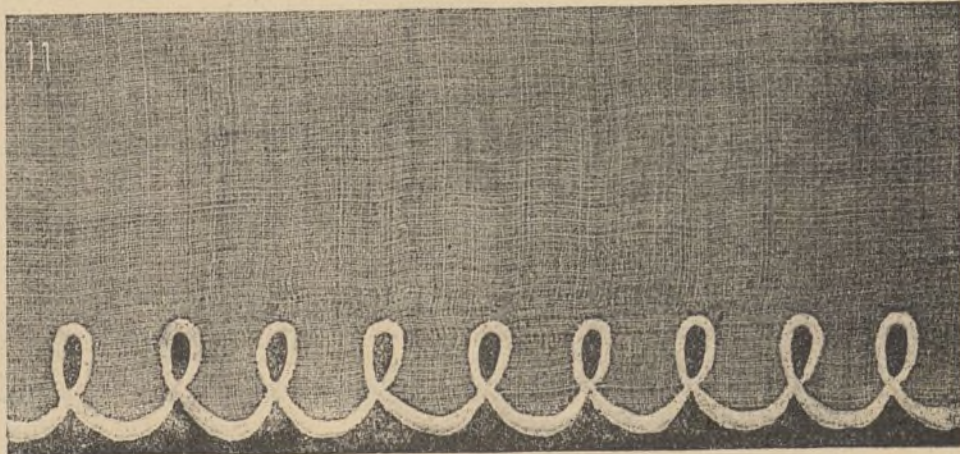


Fig. 8. — Feston.

EMPLOI DU PATRON DÉCOUPÉ

CHEMISE DE NUIT

Puisque vous avez si bien travaillé la semaine dernière et que vous avez fini votre chemise de jour, cette fois, je vais vous donner un patron de chemise de nuit.

— Mais cela va être bien difficile pour nous, tante, ne crois-tu pas?

l'anglaise; les autres, mi-partie au plumetis, mi-partie à l'anglaise. L'encolure, les poignets sont bordés d'un feston.

Maintenant, il faut tracer les plis marqués devant par des crans et bâtir ceux-ci; on les coud ensuite à petits points devant sur une longueur de



— Non, vous allez voir; d'ailleurs, j'ai choisi un modèle simple, en rapport avec vos jeunes capacités.

Ce patron comprend cinq parties : le dos, le devant, l'empiècement, chacun à couper double droit-fil au milieu sans couture; la manche, à couper simple deux fois, le poignet à couper simple deux fois.

— Couper double droit-fil au milieu sans couture, cela veut dire qu'il faut poser le côté droit du patron sur le pli du tissu, n'est-ce pas, tante?

— C'est bien cela, petite Christiane, tu as bonne mémoire, mais il faut avoir soin de bien plier le tissu dans la largeur, c'est-à-dire *lisière contre lisière*.

— Quand vous aurez coupé l'empiècement et les poignets, vous les dessinerez.

Les œillets disposés en couronnes sont brodés à

10 centimètres environ. On réunit alors dos et devant par les coutures d'épaules et de dessous de bras.

— Ce sont des coutures rabattues, n'est-ce pas tante?

— Oui, c'est bien cela. Par une couture semblable, on ferme les manches et on y monte le poignet brodé, cousu à points devant, endroit contre envers.

Il s'agit maintenant de monter l'empiècement. On place celui-ci en haut du devant et du dos, on le bâtit, on essaie, puis on le coud à l'aide d'un jour échelle, en surjet rongé.

Enfin, il faut monter les manches, toujours en couture rabattue.

Il ne faudra pas non plus oublier de faire dans le bas de la chemise un ourlet de 2 centimètres.

En marge de la Guerre.

LA SURPRISE DES TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS

Vous n'ignorez pas, mes chères petites, que dès le début de cette grande guerre, la France a fait venir de ses colonies les contingents indigènes.

Vous avez pu voir dans Paris, et dans certaines

tombèrent pressés, pendant de longues heures, si bien qu'au matin, la terre, les arbres étaient couverts d'un grand manteau blanc.

Quelle ne fut pas la surprise de nos braves tirail-



contrées, ces braves soldats qui souriaient de toutes leurs belles dents blanches à ceux accourus là pour les voir défilier.

Vous avez su depuis aussi, n'est-ce pas? comment ils se sont battus et comment, grâce à leur bravoure, à leur inlassable endurance, ils ont contribué à retenir le flot ennemi.

Nos tirailleurs ont dû, quoiqu'il leur en ait coûté, se tapir dans les tranchées et c'est dans une de celles-ci que les représente l'amusante gravure qui illustre cette page.

C'était dans un village des Vosges, en novembre, où nos tirailleurs se battaient sans relâche depuis des semaines.

Une nuit, il fit très froid et des flocons blancs

leurs! La neige, en effet, était chose inconnue pour eux, qui venaient des pays ensoleillés.

Voyez comme ils montrent des mines amusantes devant ce spectacle qui les déconcerte!

L'un d'eux est même si fort intrigué qu'il a recueilli dans sa main un peu de cette chose inconnue, comme pour mieux en comprendre tout le mystère!

Un autre ose à peine sortir sa tête de la tranchée, croyant à quelque sorcellerie!

Et, après bien des contemplations, nos bons soldats furent convaincus qu'ils se trouvaient en présence d'un fait de guerre et dirent « que c'était encore là une ruse de Guillaume »! Mais ils étaient décidés plus que jamais à ne pas s'y laisser prendre!...

LA POUPEE

Ah! cette poupée! Je me la rappelle encore! Elle avait des yeux bleus, des cheveux blonds, d'adorables petites dents dans sa bouche mignonne, et une taille qui paraissait tout à fait imposante à mes dix ans.

Vêtue d'une robe de soie rose pâle, chaussée de bas roses et de souliers mordorés, elle trônait au milieu de la vitrine du plus beau magasin de jouets de la petite ville de province qu'habitaient mes pa-



rents. Et pour la voir, je contraignais ma bonne à faire tous les jours, en me ramenant du cours, un détour d'au moins dix minutes. La brave fille pestait, mais je la suppliais si bien qu'elle finissait toujours par se laisser attendrir.

— Oh! dites, Hortense, nous passerons devant la poupée?

— Non, Mademoiselle, ce n'est pas raisonnable; j'ai du monde à dîner ce soir et il faut que je rentre.

— Oh! ma petite Hortense, vous vous dépêcherez un peu plus, et puis nous courrons tout le long du boulevard...

Je ne sais pourquoi, mais ce dernier argument décidait toujours Hortense. Nous passions donc, chaque jour, devant le magasin de jouets, et, chaque jour, la poupée me paraissait plus belle. Il fallait les menaces d'Hortense, décidée à me laisser seule

au milieu de la rue, pour que j'aie la force de m'arracher à ma contemplation.

Le long du boulevard, nous galopions comme deux pouliches échappées pour rattraper le temps perdu, et, au coin de la rue, nous reprenions un air de jeunes personnes comme il faut, de peur que quelqu'un de ma famille n'ait mis, par hasard, le nez à la fenêtre.

Or, il faut vous dire qu'à cette époque j'étais un peu paresseuse et que M^{lle} Loisy n'était pas toujours contente de son élève. Il y avait surtout ce maudit calcul qui marchait si mal, si mal, que c'était à désespérer de m'y faire jamais rien comprendre. M^{lle} Loisy s'épuisait en explications plus ingénieuses les unes que les autres, je le reconnais maintenant; mon père, à la maison, essayait à sa manière de m'ouvrir l'entendement, mais rien n'y faisait. Les problèmes étaient toujours aussi mauvais et j'étais, à chaque composition, classée dernière! Vous croyez peut-être que cela m'humiliait? Pas le moins du monde! J'avais décrété que je ne comprendrais jamais rien au calcul et je ne faisais pas l'ombre d'un effort pour découvrir une solution. J'étais habituée à être dernière et j'acceptais cette catastrophe avec une philosophie qui navrait mes parents.

Par exemple, le français marchait admirablement. Je mettais l'orthographe d'instinct, sans presque jamais commettre d'erreurs, et mes narrations étaient toujours proposées comme modèle à mes compagnes. Sous ce rapport, j'avais la chance d'être bien douée. Mais, hélas! cela ne me servait de rien pour démêler les multiples d'avec les sous-multiples et autres épouvantails du même genre.

Un soir, mon père revint à la maison avec un air fâché que je ne lui voyais pas souvent. Il m'embrassa froidement quand je vins au devant de lui et, comme ma mère lui demandait la cause de ses soucis, il déclara :

— Je viens de rencontrer M^{lle} Loisy et ce qu'elle m'a dit de Geneviève n'était pas précisément de nature à me mettre de bonne humeur. Il paraît que « M^{lle} Geneviève » a encore été dernière en calcul aujourd'hui.

— Comment? dit ma mère. Je ne savais pas cela.

— Naturellement, elle ne s'est pas vantée de ce succès! reprit mon père. Mais il faut qu'elle sache une chose : c'est que M^{lle} Loisy est découragée et qu'elle se verra obligée de cesser l'éducation de notre fille si elle n'apporte pas plus de bonne volonté dans l'étude des nombres.

Du coup je fondis en larmes, je demandai pardon



et je promis de faire dorénavant tous mes efforts pour arriver à un résultat satisfaisant. Mon père me prit alors dans ses bras, m'assit sur ses genoux et me dit tendrement :

— Ecoute, ma chérie, nous allons faire un marché tous les deux. Mais d'abord y a-t-il quelque chose dont tu aies très envie ?

La vision de la poupée passa devant mes yeux.

— Oh ! oui, papa.

— Quoi donc ?

— Une poupée.

— Une poupée ? Mais tu en as cinquante.

— Elles ne sont pas assez belles. Je voudrais celle que j'ai vue « une fois » *Au Bonheur des Enfants*. Si tu savais comme elle est jolie, et grande, et bien habillée ?

— Eh bien, tu l'auras le jour où tu seras première en calcul.

Je ne m'attendais pas à celle-là ! Je comptais bien me faire donner la poupée à une occasion quelconque, fête ou anniversaire, mais je n'avais jamais imaginé que je devrais la gagner, et la gagner d'une façon aussi pénible. Première en calcul ! Cela me paraissait aussi compliqué que d'attraper la lune avec mes dents.

— Et si je ne suis jamais première en calcul ? demandai-je timidement.

— Tu n'auras jamais la poupée, répondit mon père d'un ton implacable.

Je compris que c'était sérieux et que, si je voulais la poupée, il me fallait travailler dur.

Et j'en avais une envie de cette poupée ! Bref, après avoir passé une nuit fort agitée, j'arrivai le lendemain au cours avec la ferme intention de m'appliquer au calcul.

Mais, quand on a été paresseuse si longtemps, on n'arrive pas du premier coup au succès et, malgré une louable application, je fis au tableau une aussi piteuse figure que les jours précédents. Je sortis de la classe en larmes et, pour la première fois, j'oubliai de passer devant le *Bonheur des Enfants*.

— Ma chérie, ce serait vraiment trop facile, me dit mon père quand il connut le pourquoi de mes yeux rouges, s'il suffisait d'une heure de bonne volonté pour réparer le temps perdu. Tu auras certainement du mal à te remettre au niveau de tes camarades, mais si tu veux travailler régulièrement et consciencieusement pendant quelque temps j'ai idée que tu les rattraperas et même que tu les dépasseras, car tu n'es pas bête et tu pourrais si bien faire si tu voulais t'en donner la peine. Et puis, tu sais, il y a la poupée...

La poupée ! Mots magiques ! Son souvenir me redonna du courage et, pour aller plus vite, je proposai à mon père de prendre avec lui, chaque soir, une leçon supplémentaire, ce qui fut arrangé sur le champ.

Je dois avouer qu'au bout de quinze jours de ce régime, j'avais fait des progrès surprenants ; mais quand je me comparais à Marthe Anquetin, la « forte » en arithmétique, celle qu'il s'agissait de battre pour avoir la poupée, je me trouvais encore bien ignorante. Mais je n'avais qu'à passer devant le magasin de jouets et à revoir mon idole pour me sentir prête à toutes les épreuves.

Un samedi après-midi, M^{lle} Loisy nous dit :

— Mesdemoiselles, vous composerez lundi en calcul. N'oubliez pas vos ardoises et revoyez votre table de multiplication.

Je passai toute ma journée du dimanche à faire des multiplications et des divisions et à résoudre les quelques problèmes que mon père voulut bien me poser.

Le lendemain, je crus que j'allais défaillir de joie quand j'entendis couler, des lèvres de notre maîtresse, l'énoncé du problème :

« Un jardin mesure 50 mètres de longueur sur 35 mètres de largeur. On veut l'entourer d'une palissade, etc. »

Je l'avais fait la veille et mon père me l'avait si bien expliqué, que j'avais toutes les opérations pré-

sentes à la mémoire. J'aurais la poupée, enfin ! Je me voyais déjà en sa possession, lui taillant des robes et la montrant à mes petites amies... Quelle joie ! mais quelle joie !

Tout à coup, un scrupule traversa mon esprit. Il me sembla que je n'allais pas la gagner honnêtement cette poupée tant convoitée et que je n'aurais aucun mérite à être première, puisque je connaissais le problème par cœur !

Je vous ai déjà dit que j'étais paresseuse, mais j'avais horreur de tout ce qui n'était pas loyal et je préfèrai renoncer à la poupée plutôt que de la devoir à un hasard aussi favorable. Ma résolution fut vite prise. Je me levai et j'allai prévenir M^{lle} Loisy de ce qui m'arrivait.

— Ce que vous faites là est très bien, Geneviève. Je vous félicite de votre droiture. Mesdemoiselles, prenez une autre feuille. Je change le sujet de la composition.

Dès les premiers mots du nouvel énoncé, je compris l'étendue de mon sacrifice. C'était un problème sur la règle de trois ! Je n'étais pas encore parvenue à me fourrer les règles de trois dans la tête et j'aurais certainement une mauvaise place.

Sur le moment, je dois avouer que mon chagrin fut atténué par la petite satisfaction d'amour-propre que m'avait procuré ma conduite et l'émerveillement de mes camarades. Mais le soir, quand, rentrée à la maison, je dus rendre compte de mon travail à mon père, j'eus un tel accès de désespoir qu'on fut obligé d'employer tous les moyens possibles pour me calmer.

Enfin, quand j'eus retrouvé un peu d'équilibre, mon père dit en m'embrassant :

— Voilà une petite fille qui ne sera pas encore première cette fois-ci, mais dont je suis très fier tout de même. Allons ! ne pleure pas. Vous ferez peut-être une autre composition bientôt.

Comme consolation, c'était maigre.

Le lendemain, à la sortie du cours, j'entraînai Hortense, comme d'habitude, vers le *Bonheur des Enfants*. En atteignant le magasin, j'eus une émotion. La poupée n'y était plus.

— Elle est vendue, dit Hortense, il fallait vous y attendre. Allons, mademoiselle Geneviève, rentrons vite maintenant.

Nous rentrâmes, mais je vous prie de croire que je n'avais guère envie de gambader.

Je trouvais maman dans l'antichambre.

— Va vite rejoindre ton père dans le salon me dit-elle. Il a besoin de te parler.

Je pénétrai brusquement dans la pièce indiquée : Elle était sur la cheminée, qui me tendait ses deux bras, avec ses boucles blondes et ses yeux bleus, et sa robe rose et ses souliers mordorés...

— Oh ! papa !

Je ne pus en dire davantage et je me précipitai dans ses bras.

Puis, je courus à la poupée, *ma poupée*, que je serrai sur mon cœur pendant que mon père me disait :

— Ma petite Geneviève, j'ai trouvé que ton application depuis plusieurs semaines et que ta loyauté de la dernière composition méritaient une récompense. La place de première viendra quand elle pourra. Tu as vaincu ta paresse, c'est tout ce que je demandais. Il n'y a que les premiers efforts qui coûtent, tu le reconnaîtras toi-même. Pour l'instant, je me contente des progrès que tu as faits.

Il avait raison, mon père. Une fois que je me fus donné la peine de comprendre, tout marcha comme sur des roulettes et, deux mois après l'aventure que je viens de vous raconter, j'étais première en calcul et avec un problème sur la règle de trois.





LE JOURNAL DE PITCHOUNETTE

(Suite.)



10 mars. — Nous avons été déjeuner aujourd'hui à l'Etoile Bleue. C'est le nom d'une œuvre qui procure des repas aux artistes pauvres. Des amies de maman, qui ont organisé ce petit restaurant, nous avaient demandé de venir les voir changer les assiettes, apporter les plats, passer le pain, verser à boire à ceux qui sont assis à des petites tables et qui sont, paraît-il, des gens très bien. On m'a montré un vieux monsieur, avec des longs cheveux gris, une belle barbe et un grand chapeau de feutre noir. C'est un sculpteur, pas aussi célèbre que celui qui a fait la Vénus de Milo, mais tout de même très connu. Il y avait aussi des peintres, des étudiants et même un Chinois, avec sa natte, son costume et ses yeux en apostrophes. J'ai demandé ce qu'il faisait dans son pays, et l'on m'a dit

que c'était un savant, un mandarin, que ça s'appelle, c'est pourquoi il avait à sa calotte un gros bouton couleur jaune, une petite mandarine, naturellement. Comme il y avait beaucoup de monde et que les dames servantes étaient très bousculées, j'ai aidé à apporter des tasses et des verres et je n'ai rien cassé; nous avons ensuite déjeuné, et c'était très bon. Paul-André a dit que c'était la première fois de sa vie qu'il entend raconter qu'on mange bien et qu'on est à l'abri à la belle étoile, car, en général, c'est, paraît-il, un endroit qui n'est pas très confortable. Mais aussi cette belle étoile-là elle est bleue, c'est peut-être pour ça qu'on y est si bien.

16 mars. — Notre cousin Gilbert nous a raconté

qu'à son collège le professeur d'histoire leur a lu, l'autre jour, les actes d'héroïsme accomplis par des jeunes garçons, pas plus grands que mon frère. Il y en a un surtout qui se

nomme Emile Desjardins et qui va avoir sa statue dans toutes les écoles, tellement il a été brave! Voilà ce qu'il a fait : comme la guerre était déclarée depuis plusieurs jours, les Prussiens, un matin, passèrent dans la rue où les parents du petit Emile tenaient un cabaret. Justement, il se trouvait sur la porte et il aperçut, entre les soldats ennemis, le garde-barrière qu'il connaissait bien et qu'on emmenait prisonnier. Le pauvre homme avait bien chaud, car les Prussiens le faisaient courir; alors, en voyant Emile, il lui crie de loin : « Va me chercher à boire, je meurs de soif. »

Aussitôt, le petit garçon apporte une chope de bière et court après la troupe qui a continué à marcher et qui a pris de l'avance... Ce n'est pas très commode de courir avec un verre plein à la main, cependant le petit Emile, tout joyeux du plaisir qu'il va faire au prisonnier, atteint le cortège et tend la chope au malheureux. Alors, un méchant lieutenant la renverse et dit : « Ce n'est pas de la bière que tu vas lui donner, c'est du plomb. » Tout d'abord, Emile ne comprend pas ce que cela veut dire; on est en pleine campagne, à l'entrée d'un bois. L'officier ramasse un fusil et le tend au jeune Desjardins, en disant : « Allons, tire! » Emile prend l'arme, il a compris qu'on lui ordonne de tuer lui-même le pauvre garde-



J'ai aidé à porter des tasses et des verres.

barrière qu'on a lié à un arbre. Le petit garçon ne répond pas, vise un moment le prisonnier, puis, brusquement, fait un quart de tour et tire sur l'officier allemand qu'il tue raide. Puis, à travers les fourrés du bois, il se sauve et parvient à se cacher chez des paysans. Malheureusement, les fils de l'Ogre qui le poursuivaient allaient presque aussi vite que lui et purent le rattraper, le saisir et le fusiller séance tenante avec les braves gens qui lui donnaient asile... Voilà ce qu'a fait Emile Desjardins, j'ai copié cette histoire sur le cahier de notre cousin Gilbert pour pouvoir la raconter plus tard à mes enfants... Paul-André, en la lisant, était tellement enthousiasmé qu'il a demandé à

21 mars. — Les Zeppelins sont venus! Et ils ont jeté des bombes, je les ai très bien entendu éclater et je n'ai pas eu peur du tout, au contraire, j'ai trouvé ça très amusant, parce qu'on sentait vraiment qu'on était nous aussi dans la guerre.

Mais on ne s'y attendait pas. Et ç'a été une plus grande surprise. Quand maman est venue me réveiller tout à coup cette nuit et m'a enveloppée dans une couverture pour m'emmener dans la chambre de grand'mère, je ne comprenais pas du tout ce qui se passait, mais bientôt j'ai entendu mon frère qui criait :

— Chouette! Ce sont les Zeppelins!

Alors, bien vite, je me suis habillée, tandis que grand'mère et maman prenaient leurs sacs de voyage où elles mettaient des choses empilées à la va vite. Je n'ai pas pu m'empêcher de rire en voyant que Paul-André, dans sa précipitation, avait jeté sur lui sa descente de lit qui est une peau d'ours, et qui lui donnait l'air d'un Esquimau.

Tout à coup, un roulement de tonnerre s'est fait

entendre, suivi d'un petit éclatement de fusée, comme dans les feux d'artifice.

— Qu'est-ce que c'est? ai-je demandé.

— C'est une bombe, a répondu maman, il ne faut pas avoir peur! mais vite descendons à la cave!...

Alors, à la queue leu-leu, nous commençons à descendre dans l'obscurité, car tout était éteint, dans les maisons et dans les rues. Au beau milieu de l'escalier, je m'aperçois que j'ai oublié d'emporter M^{lle} Annic, ma poupée : la pauvre va avoir bien peur toute seule là-haut, vite je veux aller la chercher, mais mon institutrice n'a jamais voulu.

— Vous n'y songez pas, Pitchounette, criait-elle

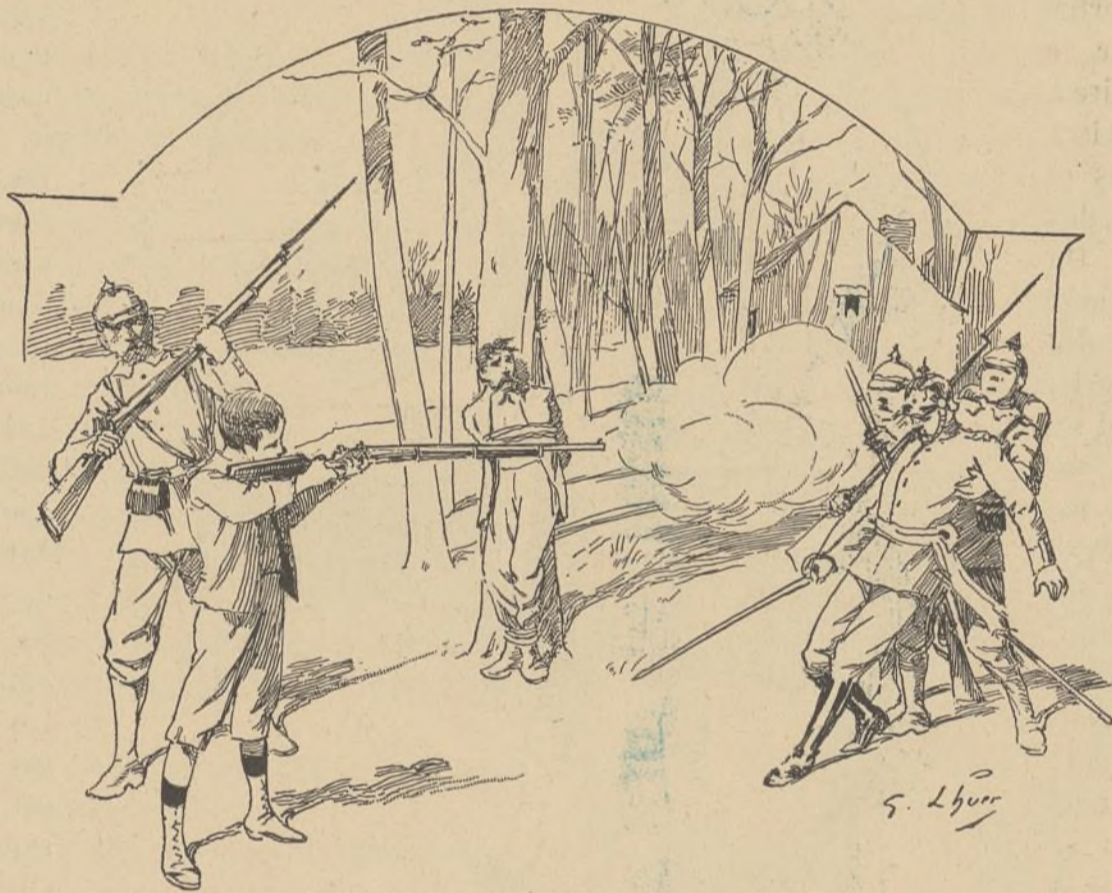
très effrayée! écoutez tous ces coups de canon qu'on tire sur les Zeppelins, ça se rapproche de plus en plus d'ici! Ils vont sûrement venir dans ce quartier qui est près de la Tour Eiffel, dépêchons-nous de descendre.

Maman et grand'mère, qui étaient déjà en bas, m'appelaient aussi, alors j'ai dû abandonner M^{lle} Annic à son triste sort, et

j'ai rejoint un groupe de personnes qui stationnaient dans la loge de la concierge, M^{me} Plumet.

Elle était très excitée, car jamais elle n'avait reçu tant de visites! Les uns racontaient qu'ils avaient entendu la trompe des pompiers et la sonnerie des clairons avertisseurs, à une heure du matin; les autres prétendaient que ce n'était qu'à une heure un quart. Dans la rue, avec un bruit terrible, passaient à toute vitesse des autos-mitrailleuses; par les fentes de la persienne de la loge, nous avons essayé, Paul-André et moi, de regarder au dehors, mais on ne voyait rien, tellement c'était noir; seulement de temps en temps des rayons de projecteurs qui parcouraient le ciel.

Après quelques instants, comme les coups de canon devenaient encore plus forts, tout le monde



... et tire sur l'officier allemand qu'il tue.

a quitté la loge de M^{me} Plumet et l'on a pris le chemin de la cave. On y avait descendu des chaises, des pliants, des oreillers; plusieurs dames s'étaient assises par terre sur des sacs de pommes de terre.

Elles disaient en riant :

— Si cela dure longtemps, nous aurons de quoi manger.

Puis voilà que le chien du député du troisième se met à courir après le chat de M^{me} Plumet. L'un commence à aboyer, l'autre à miauler, on n'entendait plus le canon, tant ils faisaient du bruit. Mais la concierge ne trouvait pas ça drôle du tout, elle criait :

— Il va tuer mimi la vilaine bête!

La femme du propriétaire du chien disait que c'était le chat qui allait faire « bobo à son Azor »! Cela menaçait de très mal finir, quand tout à coup quelqu'un s'écrie :

— Un rat! J'ai vu un rat!

Tout le monde se met à hurler; Mademoiselle, qui ne peut pas voir un rat en peinture, dit qu'elle aime mieux remonter et être tuée par une bombe, plutôt que de le sentir courir dans ses jambes. Paul-André amène [sa lanterne de poche et l'on cherche à l'endroit indiqué par la personne qui a aperçu le rat. Et qu'est-ce que l'on voit?... Tout simplement une énorme pomme de terre qui avait germé et qui ressemblait tout à fait à une grosse souris avec une petite queue et deux petites oreilles pointues. Paul-André et moi nous l'avons prise pour mettre dans notre musée en souvenir de la nuit des Zeppelins.

Mais cela nous a fait bien rire! Enfin, vers quatre heures du matin, les clairons sonnent dans les rues la fin de la bataille et, comme le danger était passé, nous sommes remontés dans notre appartement.

La pauvre M^{lle} Annic, ma poupée, avait eu si peur que cela lui a donné une indigestion et il a fallu que je lui fasse boire de l'eau de Vichy. Mais voilà que tout un côté de sa figure est devenu pâle..., pâle!... Que faire? Si encore ç'a avait été les deux côtés à la fois, elle aurait eu l'air seulement anémique! Mais,

une seule joue toute blanche, c'est pas très naturel. Alors, Paul-André m'a dit que M^{lle} Annic était une victime de la guerre et qu'on pouvait raconter qu'elle avait eu une maladie nouvelle encore inconnue jusqu'ici, mais qui s'appellerait désormais : la Zeppelinite.

25 mars. — Ce matin, comme c'était le jour de mon cours, mes petites compagnes et moi avons naturellement parlé des Zeppelins.

Aline a eu la chance d'en voir un; elle était sur le balcon avec ses frères, avenue des Champs-Élysées, et elle a très bien distingué, dans les rayons des projecteurs, comme un gros traversin jaune qui venait de son côté. Puis, tout à coup, il a disparu au-dessus de Neuilly.

Jeanne aussi en a aperçu un, mais celui-là était gris, paraît-il, et de temps en temps ils s'éclairait à l'intérieur et devenait tout lumineux. Elles ont vu toutes les deux les obus de nos canons éclater dans le ciel, ça faisait comme des feux d'artifice! C'était magnifique! Elles en ont de la chance d'avoir assisté à tout cela.

Puis, à ce même cours, notre professeur nous a questionnées au

sujet d'une petite fille belge, qui avait tiré la langue à un officier allemand, à Liège. Le Prussien se mit dans une violente colère et fit condamner la pauvre enfant à 8 jours de prison ou à 40 marks d'amende. On nous a demandé ce que nous ferions si nous rencontrions un officier allemand dans la rue. Aline a répondu qu'elle lui tirerait la langue également et qu'elle lui ferait un pied de nez par-dessus le marché. Jeanne lui cracherait à la figure. Moi, j'ai dit que je changerais de trottoir pour ne pas passer à côté de lui, mais qu'on ne doit jamais cracher à la tête de quelqu'un ou lui tirer la langue, même si c'est un ennemi, parce que c'est compromettre sa dignité personnelle. Le professeur m'a donné un bon point et a dit que c'était moi qui avait le mieux répondu.

HERCÉ.

(A suivre).



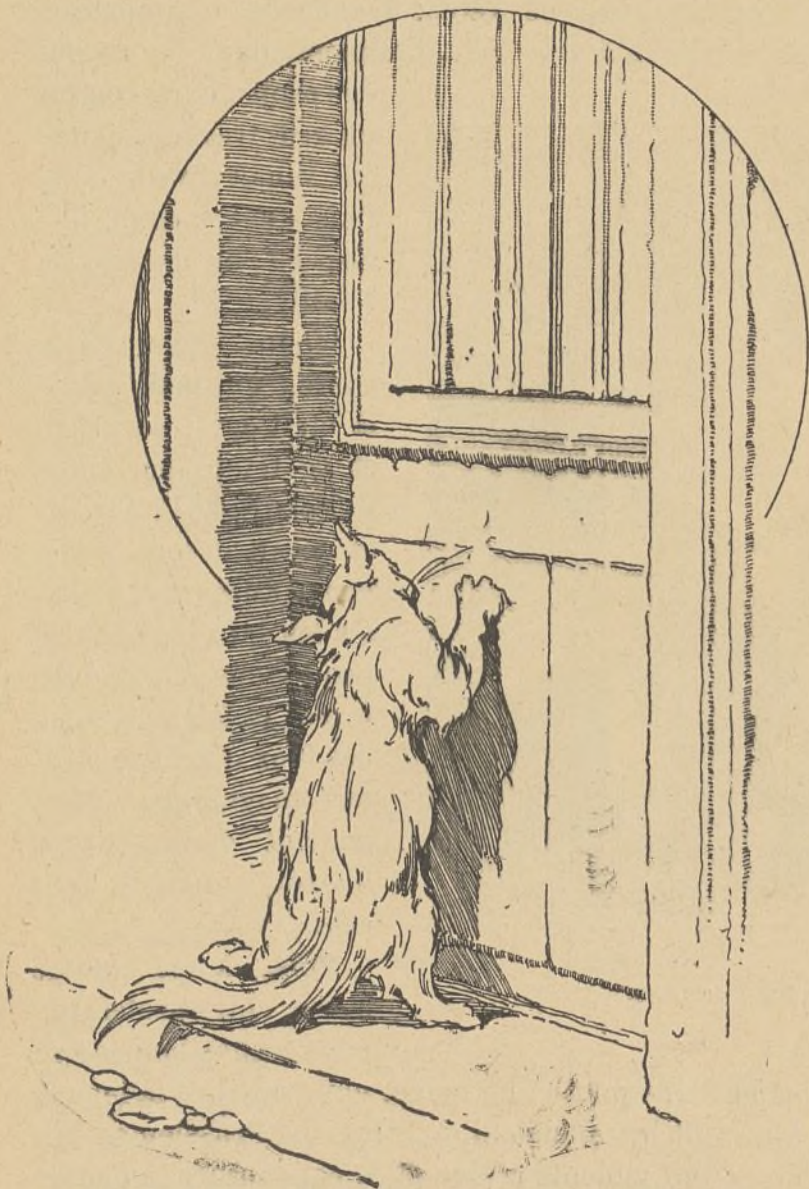
Nous sommes descendus à la cave.

Le Chat de Furnes

Par Marguerite BAULU

Tout à coup, elle sentit une caresse à travers la toile et entendit un miaulement tendre comme un baiser de papa.

— Minet! Minet! c'est toi!... Thyl t'a donc aussi



enfermé? Où es-tu?... donne-moi ta patte! Ah! je sens ta tête à travers le sac!... Attends, je cherche s'il n'y a pas un trou.

A force de tâter les mailles, elle réussit à passer son petit doigt entre deux points de la couture; alors, elle tirant d'un côté, Minet griffant de l'autre, cric! crac!... cric! crac!... le fil, qui était bien vieux, céda, le fond du sac s'ouvrit et Michelle en bondit!

Lederick, dans l'obscurité, entre les tonneaux de salaison et les pots de beurre, guida sa fillette vers le soupirail. Mais la fente de celui-ci était si étroite, que le chat s'arrêta au milieu, ne pouvant ni avancer, ni reculer et miaulant à fendre l'âme.

— Plus plat, Minet, fais-toi plus plat! suppliait l'enfant.

En même temps, elle poussait si fort sur le derrière, que Lederick, au prix d'une violente colique et de nombreuses touffes de poils, parvint à faire sortir son arrière-train. Sans perdre une minute, il s'en alla tirer dame Barbara par sa robe, jusqu'à ce qu'il l'eût menée dans la cave, où Michelle, la porte ouverte, tomba dans ses bras.

Dans la suite, à mesure que les jours s'écoulaient, Liévin Huys devint, pour son entourage, de plus en plus dur et tracassier. Il allait, quand il avait bu, jusqu'à battre dame Barbara. Par avarice, il réduisait la part de chacun et avait défendu qu'on nourrit le chat rouge.

— Qu'il mange des souris! disait-il.

Mais le malheur voulait qu'il n'y en eût guère dans la maison, aussi Lederick n'avait-il pour vivre que ce que prélevait sur leur part, cependant bien petite, sa femme et sa petite fille.

Or, à ce moment-là, une sœur de Barbara, qui vivait à la ville voisine, ayant eu un enfant si beau que la mère désirait le faire admirer à toute sa famille, Barbara s'en alla le voir, tout heureuse d'échapper pour quelques jours aux mauvais traitements de son mari. Michelle, qui l'accompagnait, n'était point aussi joyeuse, appréhendant qu'en son absence, il n'arrivât du mal à son pauvre Minet.

Et, en effet, le premier soin de Thyl fut d'enlever les provisions laissées à l'animal et de l'enfermer dans la cave. Mais le garnement avait oublié les boudins de la Saint-Sylvestre, que Liévin avait mis au frais sur la deuxième planche à droite.

Or, à peine dans la cave, le chat ouvrit ses narines, flaira, sauta sur la planche, saisit le boudin, retomba sur le sol, et, grondant de joie, commença le meilleur repas qu'il eût fait de sa vie...

Pendant ce temps, Liévin, averti par Thyl du mauvais tour joué au chat rouge, se rappela tout à coup les boudins, poussa un juron, saisit sa canne plombée, et, oubliant dans sa colère de se munir d'une chandelle, se précipita dans la cave; là il fit pleuvoir une grêle de coups moitié dans le vide, moitié sur Minet, déchiquetant son boudin. L'animal gronda et se sauva dans un autre coin, le boudin aux dents. Liévin, trébuchant sur des sacs de pommes de terre, voulut lui arracher sa proie. Alors Lederick perdit la raison; tournant derrière son adversaire, qui n'y voyait goutte, il sauta sur ses épaules, de là sur sa tête, avança une patte, d'un formidable coup

rrrrrac!... arracha l'œil droit, puis fila comme un éclair, le globe sanglant au creux des griffes.

— Je meurs! Je meurs!... criait Liévin en se tortillant sur le sol.

Le lendemain, quand dame Barbara rentra dans sa maison, elle y trouva son mari plus haineux et plus laid que jamais; et bien qu'il fût borgne, on eût dit qu'à partir de ce moment il y vit de plus en plus clair pour atteindre de sa canne plombée, aux endroits sensibles, tantôt Michelle, tantôt Barbara.

Pendant ce temps, que devenait Lederick?... Emportant l'œil de son ennemi, il s'était enfui loin, hors de la ville, dans un champ... Quand vinrent le soir et l'obscurité, il se mit à réfléchir tristement sur l'impossibilité de rentrer dans sa maison...

Les vitraux de Sainte-Walburge, qui s'étaient éclairés pour les vêpres, redevinrent noirs. Les feux de la ville, l'un après l'autre, s'éteignirent... On sonna le couvre-feu... Les hallebardiers firent leur dernière ronde sur les remparts, et le silence ne fut interrompu que par le crieur de nuit : dix heures et demie!... onze heures!... onze heures et demie!...

Tout à coup, Lederick tressaillit : la lune venait de luire avec un éclat plus fort que celui du soleil; tout de suite, il reconnut cette étrange lumière de saphir clair, qui avait brillé au jour de sa transformation. En même temps, sur les pierres bleues et argentées du rempart, voilà que se dessinait une ombre de chat immense, qui lui indiquait le chemin de la ville. Devant cette apparition, Lederick fut saisi d'un tel effroi, qu'il entendit ses os craquer les uns après les autres... Fallait-il qu'il eût été fou pour oublier, dans sa lutte contre Liévin et Thyl, l'approche de la nuit du jugement? Et dans quelques minutes, il lui faudrait se présenter devant le tribunal des chats!...

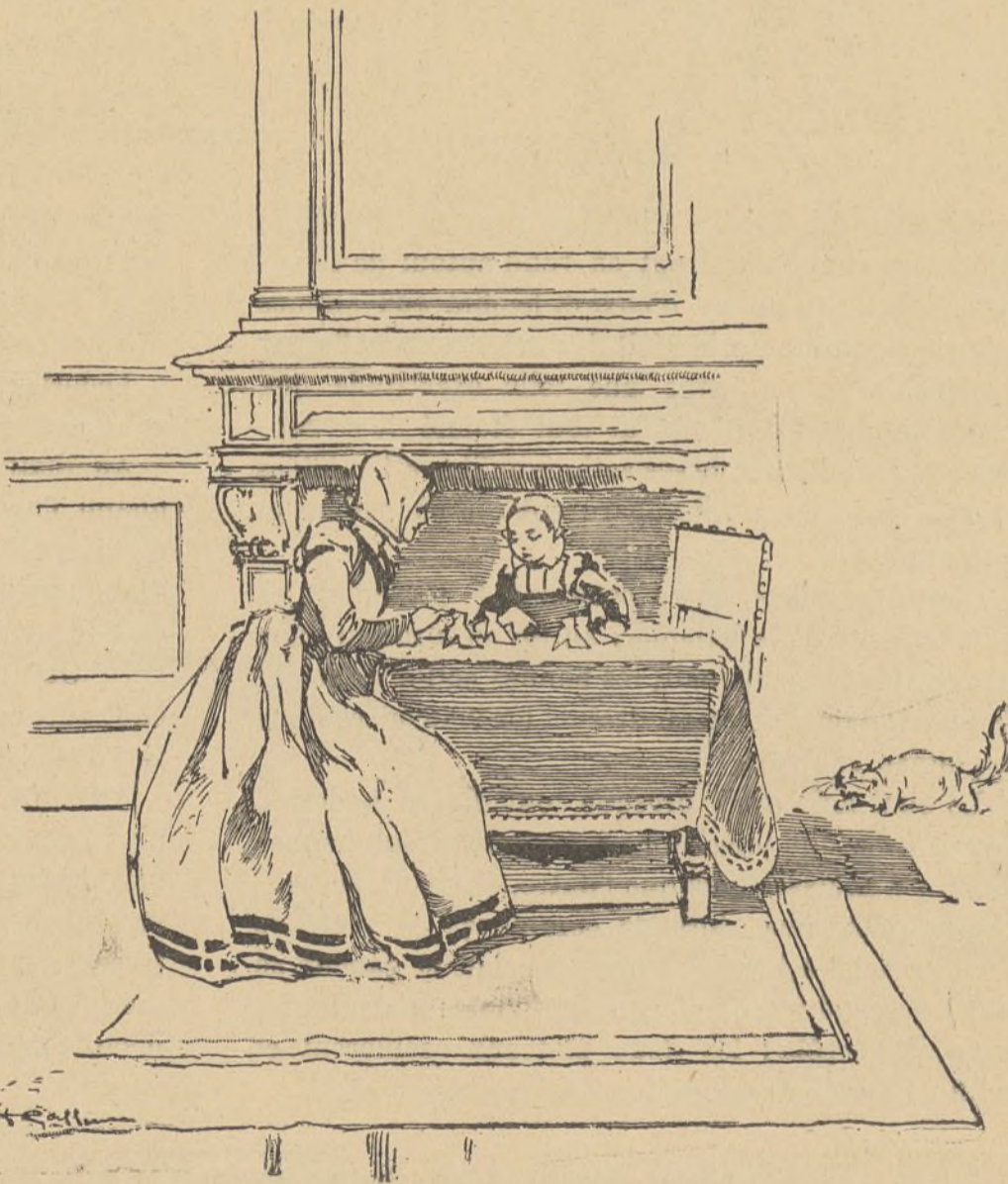
Comme il restait saisi et immobile, le grand chat noir sur le mur commença à s'agiter et à lui montrer plus impérieusement que jamais le chemin de la ville.

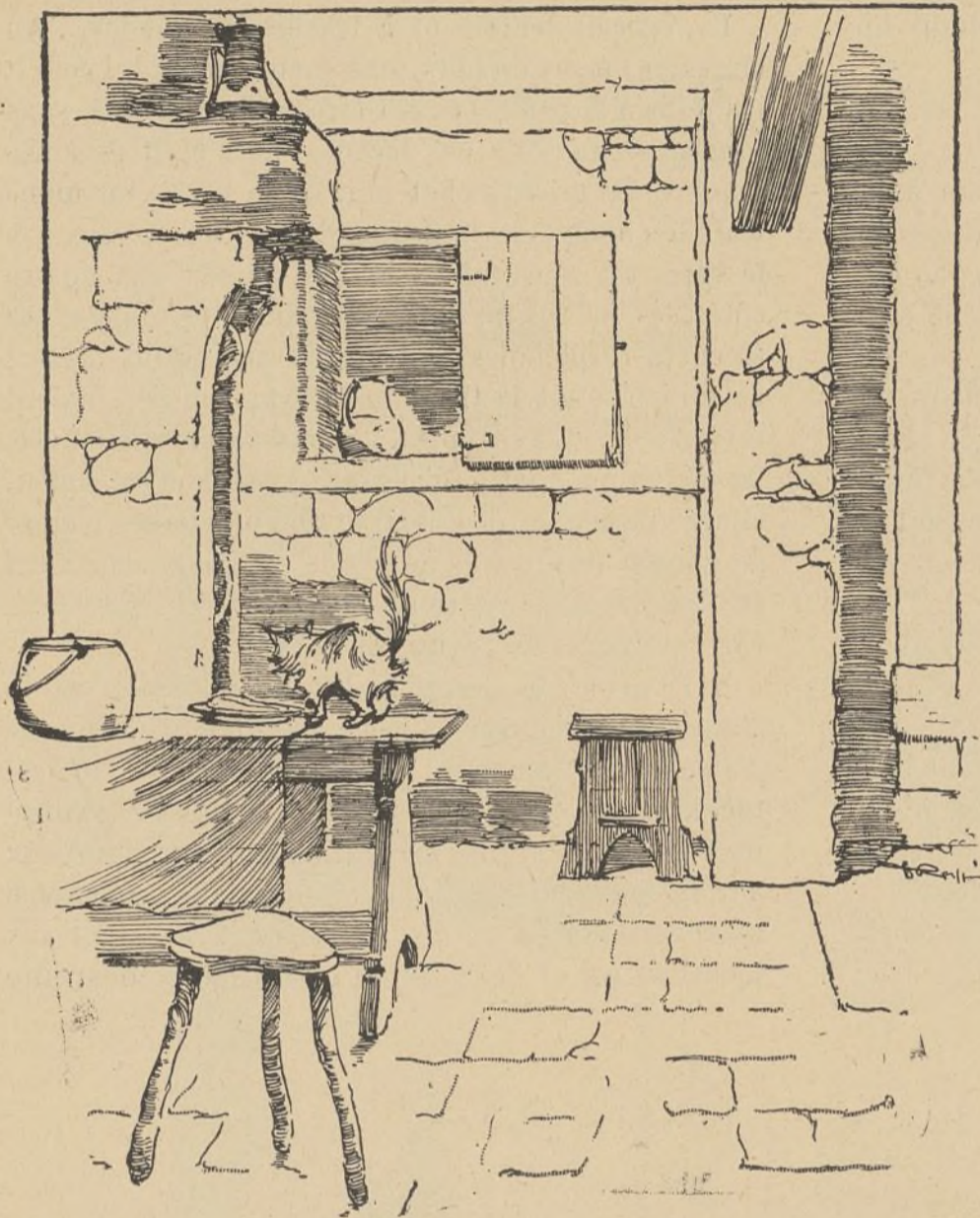
— J'obéis!... J'obéis!..., seigneur chat, mais voyez! Les portes sont fermées, comment franchirais-je ces hautes murailles?...

Par bonheur, dès qu'il eut enfoncé ses griffes dans le mur, une force surnaturelle lui permit d'en atteindre le faite, puis de redescendre à l'intérieur.

Il avançait lentement à travers les ruelles... Au souvenir de ses méfaits, une sueur froide lui collait les poils à la peau, et peut-être se fût-il arrêté, sans forces, si, au long des façades, ne s'était dessinée l'ombre du terrible chat qui, de la patte, lui montrait le chemin de la Grand'Place... Là, il retrouva le spectacle merveilleux de l'an passé : aux quatre côtés, les vieilles maisons à pignons, les tours et les clochers resplendissaient comme des bijoux d'azur; au milieu, était le trône magnifique où se tenaient le chat d'or, et, à ses côtés, languissamment allongée, la mignonne chatte d'argent. Autour d'un buffet, chargé de coupes de cristal et de porcelaines pleines de choses exquis, une ronde de chats dansaient sur les pattes de derrière, en se tenant légèrement par l'extrémité des pattes de devant.

A l'arrivée de Lederick, les miaulements et la danse cessèrent. Sur un siège, haut comme une selle d'artiste, était juché un grand chat noir, l'air majestueux et un peu bête sous sa toque de plumes blanches et sa grande décoration de pierreries. Deux autres chats plus petits, qui portaient une chaîne semblable à celle de nos huissiers, déposèrent aux pieds du roi et de la reine une balance construite





en [matière] si fine qu'elle était presque invisible. Alors, les chats s'assirent en rond autour de Lederick, debout au milieu d'eux, et le chat aux plumes blanches commença le récit des actes accomplis par lui depuis un an avec une telle exactitude que l'homme-chat lui-même fut tout étonné de se rappeler une multitude de ses actions qu'il avait oubliées et qui, tout à coup, lui apparurent répréhensibles et punissables.

C'est avec effroi, qu'en écoutant, il surveillait les mouvements de la balance : au fur et à mesure que le narrateur les évoquait, les bonnes actions allaient se placer dans le plateau droit et les mauvaises dans le plateau gauche.

Le chat noir avait presque tout dit, et Lederick voyait avec une joie énorme le plateau des bonnes actions s'abaisser plus que l'autre, signe d'une prochaine délivrance, lorsque commença le récit de l'œil arraché à Liévin : alors, le plateau gauche se mit à descendre d'une façon terrifiante ; mais, tout à coup, il s'arrêta : les deux plateaux oscillèrent et celui de gauche remonta...

Le prévenu commençait à respirer, quand le chat décoré s'écria :

— Que Votre Majesté me permette, avec le plus profond respect, de lui dénoncer la supercherie de la reine.

A ces mots, on vit le joli visage argenté de la souveraine se teinter d'une rougeur qui lui allait à ravir ; précipitamment, elle retira sa patte de dessous le mauvais plateau qui s'abattit avec un bruit sec sur l'arbre de la balance. C'était la condamnation.

Déjà le roi souriait à la reine :

— Je reconnais bien là votre douce indulgence, ma bonne amie, mais nul n'échappe à la justice des chats.

Puis, se tournant vers Lederick, il lui dit avec solennité :

— Pour avoir récidivé dans le mal et péché par gourmandise, haine et cruauté, nous te condamnons à une année d'épreuves plus dures que les premières.

Ces mots à peine dits, tout s'éteignit et disparut. La nuit était redevenue noire, sans lune, ni étoile.

Désespéré d'être chat pendant une nouvelle année, Lederick, couché par terre, se désolait et pleurait comme un homme, quand il sentit une caresse sur sa joue ; il rouvrit les yeux : quelque chose d'ar-

genté s'évanouit à ses côtés, tandis qu'une voix miaulait musicalement :

— Souviens-toi d'être bon et patient, Lederick, et retourne auprès de Michelle.

Lederick remercia dans son cœur la reine d'argent et se releva un peu consolé.

Au matin, il grattait à la porte de sa maison, quand Thyl en sortit, le calepin au dos, le bonnet de fourrure sur les yeux, en quête de quelque farce diabolique. Effrayé, Lederick bondit de côté, mais déjà le pandard l'avait vu :

— Oh ! oh ! oh !... suffoqua-t-il de surprise. Un chat vert comme une pomme !... un chat crapaud !... Hé ! Tom ! Peter ! Jean ! en chasse !...

Aussitôt, les redoutables gamins, à coups de calepins, de bonnets et de pierres, poursuivirent le malheureux animal qui, perdant la tête, tournait sur lui-même, haletait, les jambes ralenties par la terreur ; enfin, d'un suprême effort, grimpant sur le mur, échappant aux mains qui lui happaient la queue, il sauta dans le pommier où il souffla bruyamment...

(A suivre.)